





I

*De ma tempête printanière  
Je n'ai gardé aucun plaisir  
Ainsi qui dansais à la fête  
Au soir se couche sans regrets.*

*Avant que tombent feuilles d'automne  
Belle très tôt m'ont proclamée  
Très tôt déjà me disent bonne  
Ne sait le nom du plus aimé.*

*Bonheur ne dépend que de grâce  
Contre le temps n'ait point rancœur  
L'air m'a changée, que par vieillesse  
Mais il n'a pas changé mon cœur.*

*Bien que je sois un peu vieillotte  
Me fait la cour de jouvencelle  
Donc n'ai point regret qu'en fillette  
M'enlève tout jeune homme encore.*

Elle n'est pourtant pas vieille, celle qui écrit ces lignes, une belle rousse aux formes rondes et douces émergeant d'un décolleté généreux et à la peau plus blanche encore sous l'encadrement flamboyant de sa chevelure rouge. Elle n'a guère plus d'une quarantaine d'années mais on lit sur son regard, le regret d'une jeunesse perdue et de l'insouciance d'une enfance si lointaine déjà et qu'elle cherche à revivre.

« Je me souviens du château où je suis née, de ces grandes salles austères et froides, même sous le chaud soleil du sud mais qui étaient mon univers. »

Elle est née en 1199 :

« Je le sais parce que j'entendis un jour que j'étais née à peine deux mois avant que parvienne au château la nouvelle de l'excommunication du roi Philippe au concile de Dijon pour ce qu'il s'était mariée avec Agnès de Méranie alors que le pape Innocent deux avait déclaré illégale l'annulation de son mariage avec la malheureuse Ingeburge du Danemark. »

Au concile de Vienne qui suivit, le quinze janvier mille deux cent, le légat du pape, Pierre de Capoue, jeta officiellement l'interdit sur le royaume de France ce qui causa de grands désordres, la population ne pouvait plus recevoir aucun sacrement, les morts n'étaient donc plus inhumés dans les cimetières consacrés.

« La situation s'était éternisée tout l'été, l'air empestait les charniers improvisés et les miasmes menaçaient la santé publique. »

Le roi Philippe deux, que nous connaissons sous le nom de Philippe Auguste, ne céda pas pour autant et, en septembre 1200, l'interdit fut levé par le cardinal Octavien, ce qui lui fut reproché par le pape Innocent III, car Philippe Auguste n'avait pas quitté Agnès, contrairement à ses promesses. Le roi la libéra. Juste pour obtenir la légitimation des deux enfants d'Agnès puis Ingeburge fut prestement et discrètement ramenée dans sa prison d'Étampes. »

« Pauvre reine. »

Ingeburge était une jeune femme de dix-neuf ans, belle, agréable et bien éduquée. Les témoins du mariage dirent que le roi était fébrile la veille de la cérémonie et semblait la désirer ardemment, mais, sans que personne ne sut jamais pourquoi, il la prit soudain en horreur et le lendemain même de ses noces, Philippe, sans qu'il ne s'en explique demanda aux ambassadeurs danois de repartir avec Ingeburge, ce qu'ils refusèrent en quittant le royaume de France sur le champ. C'est ainsi que, au lieu des fastes et des honneurs de la couronne, la pauvre reine se retrouva de cloîtres en prison pendant vingt ans :

« On disait qu'elle était très belle. »

Nul ne sait la raison de cette aversion si soudaine et si totale qu'il conçut après ses noces alors qu'il se montrait si fiévreux et empressé juste avant. Certains disent que le roi aurait déclaré en sortant de son lit de noces :

« Elle m'a noué l'aiguillette. »

Une phrase qui peut avoir plusieurs sens, la plus probable étant que le roi a eu ce qu'on appelle aujourd'hui, une panne sexuelle et que la reine, par manque d'expérience en la matière, n'a pas su s'attaquer au problème, mais une autre interprétation, celle-ci, beaucoup plus grave, surtout à l'époque, sous-entendait un acte de sorcellerie :

« Quel bonheur j'ai eu de ne point naître reine. »

Pourtant, la reine Blanche de Castille, veuve de Louis huit à qui elle a donné douze enfants et auteur d'une très jolie chanson, et peut-être d'autres qui se seraient perdues, a exercé le pouvoir avec intelligence et autorité. Elle avait déjà affronté l'intraitable Philippe Auguste en septembre 1216 quand son mari s'était trouvé en difficulté en Angleterre dans l'affaire de la succession de Jean Sans Terre. Manquant de secours, il en demanda à son père Philippe qui ne voulut point lui en donner. Blanche se présente à son beau-père, et le supplie en faveur de son mari :

« Comment, Sire, vous laisseriez votre fils mourir en terre étrangère ? Il sera votre héritier, envoyez-lui ce dont il a besoin ou tout au moins les revenus de son apanage »,

Ce à quoi le monarque répondit qu'il n'en ferait rien. Aussi Blanche rétorqua-t-elle :

« Alors, je sais ce que je ferai. Par la benoîte mère de Dieu, j'ai biaux enfans de Monseigneur, et si vous me voulez éconduire, je les mettrai en gage et je trouverai bien quelque haut seigneur qui me baillera hommes et argent sur eux ».

Philippe céda. Il avait d'ailleurs un certain respect dont il appréciait aussi, sans doute, la beauté autant que la justesse de ses jugement et voyait peut-être en elle son pendant féminin, et il l'aurait consultée à plusieurs reprises :

« Elle, c'était une reine admirable. »

Pendant sa régence, elle affrontera les grands vassaux et, de même qu'elle avait soutenu son mari, elle sauvera son fils, Louis neuf, réfugié dans la forteresse de Montlhéry, en alertant la population parisienne qui viendront le chercher et l'escorteront jusqu'à Paris. Elle assurera aussi la régence pendant les croisades menées par son fils :

« Et qui fit tourner bien des têtes. »

On lui attribue une liaison avec le roi de Navarre, Thibaut de champagne qui écrivit pour elle ces si beaux vers :

Hé Blanche ! claire et vermeille,  
Par vos sont mi grief soupir !  
Empereur ni roi n'ont nul pouvoir  
Envers amour : de ce m'ose bien vanter.  
Ils peuvent bien donner de leur avoir,  
Terres et fiefs, et fourbes pardonner ;  
Mais amour peut homme de mort garder,  
Et donner joie qui dure  
Pleine de bonne aventure.

Il est probable que cet amour soit resté platonique, et ceci pour plusieurs raisons. Nous sommes en pleine période de l'amour courtois, la *fin'amor*, l'expression sublimée de l'amour. Dans cette version courtoise de la féodalité, le poète s'engageait à servir la "domna" dans une sorte d'hommage, "l'ommaige", comme le vassal est soumis pour la vie au suzerain auquel il a prêté serment, une femme de haut rang, en général mariée. Mais, on l'a vu avec le poète gascon Marcabru qui a été congédié par Aliénor d'Aquitaine pour avoir pris son rôle trop au sérieux, cet amour ne dépassait pas le stade poétique. Une autre raison est que Blanche de Castille était très pieuse, or cette accusation émane de barons séditionnaires au sujet du véritable père de son dernier enfant, conçu alors que son mari, dont elle était très éprise, était encore vivant. Elle aimait tant son mari qu'elle voulut mettre fin à ses jours en apprenant son décès :



« Il est probable que, comme ce fut le cas avec la prétendue liaison entre Aliénor d'Aquitaine et son oncle, Raymond de Poitiers à Antioche, ce n'était qu'une calomnie à enjeu politique. »

Ces quelques grandes dames sont pourtant bien trop peu nombreuses pour mettre en péril l'hégémonie masculine d'autant plus que le douaire, portion de biens que le mari réservait à son épouse dans le cas où celle-ci lui survivrait, et qui la préservait en cas de décès de son mari est remplacé peu à peu par la dot. Les filles dotées n'ont plus accès à l'héritage de leur père, les maris ont plus de pouvoir sur les biens de leur couple. Beaucoup de veuves, privées de tout moyens de subsistance, sont donc condamnées à une prostitution qui se développe à un point tel que Louis neuf est obligé de la légiférer en créant les maisons closes. La société féodale est divisée en trois classes :

« Ceux qui travaillent, ceux qui combattent et ceux qui prient. »

Le statut de la femme s'établit très tôt en fonction de l'exercice de la sexualité :

« Les vierges, celles qui sont cloîtrées, parfois dès leur plus jeune âge et souvent à vie. Les épouses chargées de procréer. Les prostituées, quand la mort de leur mari ne leur permet pas de subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs enfants. »

Un autre élément est celui de la violence conjugale en France, au 12<sup>e</sup> siècle, les Coutumes de Beauvaisis, recueil de droit coutumier de Philippe de Beaumanoir, confortent les hommes dans leur droit de châtier leur compagne :

« En plusieurs cas, les hommes peuvent être excusés de mauvais traitements envers leurs femmes, sans que la Justice ait le droit de s'en mêler. Car il est permis à l'homme de battre sa femme pourvu que la chose n'aille pas jusqu'à la tuer ou même l'estropier, surtout si sa femme s'est attirée ces mauvais traitements par quelque fautes graves, comme le refus d'obéir à ses commandements. »

Durant tout le Moyen Age, seules les autorités ecclésiastiques sont à même d'interférer dans les affaires de mariage quand il est prouvé qu'une absence de modération dans le « droit de correction » a été commise. L'époux violent risque alors l'excommunication :

« Si on ajoute que, seules les autorités ecclésiastiques, exclusivement masculines dans le cadre séculaire, étaient aptes à intervenir dans les affaires matrimoniales, on se doute que celles dont le philosophe Érasme parle comme "d'un animal inepte et ridicule", avaient peu de chance d'obtenir raison... »

Dans le même ordre d'idées, le viol n'était puni que si la victime était noble.

## II

« Je me souviens du château où je suis née, de ces grandes salles austères et froides, même sous le chaud soleil du sud mais qui étaient mon univers et je n'imaginai point qu'il y en eut un autre au-delà de ces murs. »

La belle rousse à la chevelure flamboyante tente de se souvenir de ses premières années dont elle veut faire le récit dans le livre de ses mémoires. Elle reste un moment rêveuse devant la feuille de papier venu d'Italie, invention millénaire des chinois dont le secret a été découvert par les arabes auprès des prisonniers qu'ils avaient faits lors de leur victoire après la bataille de Talas, et qu'ils ont amélioré en y incorporant du chiffon avant de l'exporter en Espagne, en Sicile, puis dans le sud de la France :

« D'aussi loin que je me souviens, j'étais une petite fille comblée et aimée et ce fut pour moi une époque heureuse où je ne manquais de rien, ... »

Elle s'arrête, rêveuse, et caresse son menton, regarde au loin, comme en quête de souvenirs puis reprend soudain avec une agilité de plume qui traduit l'arrivée impromptue d'éléments nouveaux :

« je jouissais d'une grande liberté, du-moins, en mon sens, puisqu'il m'était interdit de sortir du château ou point n'en avais-je le désir. L'univers s'arrêtait pour moi aux pied des gigantesques mur d'enceinte. »

La plume d'oie crisse sur le papier tandis que s'enchaînent avec art les pleins et les déliés d'une calligraphie parfaite :

J'avais de belles tenues qui avaient appartenu autrefois à une fillette de mon âge qui vivait en ces lieux et les femmes de l'office m'aimaient bien et me donnaient, en plus du pain d'anis et du lait de chèvre que j'avais à volonté, force tourtes, flans, darioles ou puits d'amour, beignets à la violette, au sureau ou à l'acacia, nieules, échaudées, oublies, et pets-de-nonnes...

« Qui pouvait être cette fillette ? »

La question se pose un instant sur ses lèvres, elle ne se l'était jamais posée auparavant et on ne lui a jamais rien dit à son sujet :

« Peut-être une fille du seigneur de Brignon morte en bas âge... »

C'était courant à l'époque, et puis, ça expliquerait que ces vêtements étaient riches et de belle toile et non ceux d'une fille de servante, ce qui fait qu'elle jouissait d'un certain respect quand elle allait se promener dans la basse-cour où on la saluait comme une dame et la traitait avec de grands égards :

« J'aimais beaucoup aller me promener dans la basse-cour où je jouais à effrayer les poules ou caressait les chèvres, mais les cochons me faisaient grande peur, et avec raison, car on disait qu'ils mangeaient les enfants. »

Je ne suis jamais allée dans la haute cour mais je me plaisais à parcourir les courtines d'où je ne pouvais qu'avec peine, ma tête n'en dépassant que de très peu le haut, regarder la forêt au loin se détacher sur l'azur et parcouru de moutons blancs :

« Parfois, je demandais d'une voix grave à l'un des archers qui y montaient la garde si aucun danger ne se présentait à l'horizon. »

Ils avaient intérêt à veiller car les attaques barbaresques étaient toujours possibles et le sort des prisonniers était épouvantable. Les femmes devenaient des esclaves sexuelles et les hommes étaient enchaînés dans les galères où étaient employés aux travaux les plus durs, tant que leur espérance de vie ne dépassait guère cinq ans malgré les efforts des Trinitaires, ordre fondé en Italie en 1193, et des Mercedariens, fondé en Espagne en 1203, qui collectaient de l'argent pour racheter les esclaves et le clergé appelait les riches chrétiens à donner de l'argent dans leurs vœux de rédemption. Souvent ils plaçaient des boîtes à serrure devant les églises avec l'inscription :

« Pour la récupération des pauvres esclaves »

Ces attaques n'avaient pas encore l'ampleur qu'elles le eurent plus tard et dont il est difficile d'estimer les conséquences Sept mille personnes capturées dans la baie de Naples en 1544, six mille à Vieste en 1554, quatre mille en 1556 à Grenade, ce ne sont là que quelques exemples parmi les plus spectaculaires mais qui montrent une petite idée du nombre réel des victimes dont très peu survécurent. Depuis les attaques par les maures au moyen-âge qui ont motivées l'organisation féodale dans le sud de la France en passant les razzias du terrible Barberousse jusqu'à la prise de l'Algérie en 1830 et si on tient compte de certaines estimations annuelles dont celle de trente six mille personnes capturées en 1634. En diminuant ce chiffre à une moyenne de trente mille sur une période de mille ans, de 1230 à 1830, on peut soupçonner le nombre de victimes du génocide chrétien par les musulmans à plus de trente six millions d'hommes, de femmes et d'enfants mais ce chiffre est certainement très largement sous-estimé :

« Quand je serai grand, je serai soldat pour aller combattre les impies. »

Bien sûr, il y avait d'autres enfants qui vivaient dans le château, des enfants de servantes, pour la plus part, qui n'avaient pas dépassé l'âge de sept ans, l'âge de raison :

« Moi, je serai troubadour. »

Elle avait été très impressionnée par cet homme qui était venu un jour au château, accompagné par un musiciens jouant sur une lyre. Il chantait une mélodie en langue d'oc qui parlait d'un amour pour une princesse vivant dans un pays lointain et qui avait été composé par le célèbre troubadour, Jaufré Rudel, seigneur de Blaye, ce poète tombé amoureux de la princesse de Tripoli qu'il n'avait pourtant jamais vue. Il était parti la rejoindre, profitant de la deuxième croisade et était mort dans ses bras :

« C'était si beau ! »

Cette voix magnifique résonnant dans la grande salle et la beauté poétique du texte l'avaient fort impressionnée et, dès lors, elle ne perdait pas une occasion de se cacher dans la grande salle pour écouter les troubadours de passage qui venaient distraire les interminables repas du seigneur en échange de quelque pitance ou menue monnaie :

« Les troubadours me ravissaient mais point n'aimais-je les saltimbanques. »

Les montreurs d'ours l'effrayaient avec leurs terribles animaux et les acrobates ou jongleurs la lassaient très vite :

« Et puis, c'étaient là amusements du peuple et point digne d'une damoiselle habitant dans le château. »

En vérité, le mot jongleur n'avait pas à l'époque la même signification qu'aujourd'hui mais désignait tous les métiers dont la vocation était d'amuser, *joculare* en latin. C'étaient donc autant les saltimbanques, le bas de l'échelle, qui étaient montreurs d'animaux sauvages, acrobates... Et se produisaient plus sur les places publiques et les tavernes, les musiciens, classe intermédiaire, ceux qui savaient reproduire des mélodies, faire danser la foule, et, tout en haut de l'échelle, les troubadours au sud de l'occitan *trobador*, *trouveurs*, ou *trouvères* au nord, poètes et compositeurs, capables de trouver des textes et des mélodies, les dignes descendants des bardes celtes et précurseurs de Brel et de Brassens :

« Je serai aussi célèbre que Tibors de Sarenom ou Marie de Ventadour. »

Car déjà, l'art *troba* a ses étoiles féminines. Il est vrai que la première est princesse d'Orange, ça aide, et la seconde, Marie de Ventadour est l'une des « *tres de Torena* », Les trois trois filles du vicomte Raymond deux de Turenne, qui, selon Bertran de Born, l'un des plus célèbres troubadour, possédaient « *Tota beltat Terrena* », toutes les beautés terrestres :

« Mais j'étais bien décidée à tout faire pour accomplir mon destin et, déjà, dans ma petite tête d'enfant, résonnaient quelques premières idées de mélodies. »



Elle n'était pas noble et n'avait pas de dot, mais pouvait espérer épouser un riche bourgeois séduit par sa jeunesse et sa beauté :

« J'étais à cet âge où on ne doute de rien, même si on ne sait rien, car je n'avais même pas idée de ce que pouvait être une relation sexuelle, ni que ça existait. »

On lui avait dit que c'était déjà arrivé qu'une femme pauvre devienne riche par le mariage alors, elle y pensa un moment, jusqu'au jour où, par l'entrebâillement d'une porte, entendant des cris, elle vit une femme, agenouillée et les jupes relevées découvrant ses fesses tremblotantes et striées de marques rouges que son mari, armé de verges, frappait avec une impitoyable et cruelle énergie :

« Non, jamais je ne me marierai ! »

Dès lors, sa décision étant prise de rester célibataire, il lui fallait trouver une autre manière de réaliser son rêve. Elle pensa au Seigneur de Brignon, qui avait beaucoup de tendresse pour elle :

« Je pourrais lui demander l'âge de raison, l'autorisation d'apprendre le chant et la lecture afin de mieux participer à la messe. »

La stratégie lui parut bonne et elle fut arrêtée. Dès le premier moment d'intimité qu'ils auraient, elle évoquerait la question

« Je suis sûre qu'il acceptera. »

Le seigneur de Brignon, homme d'un âge avancé et veuf depuis peu était d'habitude, plutôt autoritaire et distant. Pourtant, il se conduisait avec elle d'une manière plutôt étrange, il la prenait sur ses genoux, la câlinait, l'embrassait, et lui qui était devenu morose depuis la mort de son épouse retrouvait le sourire à son contact. C'est lui qui lui avait appris l'histoire millénaire des lieux où elle vivait :

« Il y a très longtemps, bien avant la naissance de notre seigneur Jésus Christ, sur le flanc sud d'une colline, le Serre de Brienne, des hommes de la confédération des Volques Arécomiques qui s'étaient regroupés autour de Nîmes ont fondé une ville, Briginno, qui longtemps après est devenue Brignon. »

Brignon, mais ça, il ne peut le savoir, a été occupé dès le Chalcolithique, deux mille ans avant Jésus Christ, des tessons de céramiques l'attestent. Des traces de cabanes sur les pentes sud de la colline prouvent une occupation humaine au septième siècle avant notre ère. Et puis, tout ça est si vieux, si complexe à imaginer pour une petite fille pour qui ne comptait que ces moments de tendresse si rares dans un endroit où le monde adulte avait bien trop à faire pour s'occuper d'elle :

« Et puis, je n'étais la fille de personne comme c'était le cas pour mes camarades. »

Cet élément l'intriguait. Tous les enfants du château avaient une mère où en avait eu une, et elle, n'en avait pas. Elle avait posé la question à plusieurs reprises à des servantes qui avaient éludé le sujet comme si c'était un secret dont il ne fallait pas parler si bien qu'un jour, elle avait osé interroger le seigneur de Brignon, lui-même, à ce sujet :

« Oui, tu as eu une mère, et tu as même un père. »

Il semblait très gêné et faillit ne pas répondre, mais, devant le regard insistant de la petite, il se décida soudain :

« Un jour, au château, est arrivé une jeune fille frêle aux yeux bleus comme la mer et aux cheveux blonds comme les blés. »

Il baisse la tête, honteux, mais pourtant bien décidé à poursuivre sa lourde confession :

« Elle faisait partie de la suite d'une haute dame du duché de Normandie qui revenait de Rome et s'était réfugiée ici après avoir subi une violente attaque de malandrins auxquels ils n'avaient échappés que de justesse mais perdant une grande partie de leur escorte et la haute dame ayant été blessée gravement par une flèche qui avait traversé son carrosse. S'étant écarté de leur route, c'est ainsi qu'ils se trouvèrent en vue du château où ils demandèrent l'asile le temps que la dame se remette. »

Il caresse pensivement les cheveux de celle qui commence à deviner la suite :

« Hélas, la haute dame mourut et l'escorte décida de ramener sa dépouille à son mari tandis que, pour sa sécurité, je garderai la jeune fille à mon service... »

Cette suite qui vient avec peine :

« Elle avait quinze ans, à peine, et parlait un dialecte que je ne comprenais pas. Un jour que nous étions seuls, je... »

Ainsi, elle était la fille du seigneur de Brignon, voici qui expliquait sa tendresse à mon égard et le silence des autres :

« Ma défunte épouse était très pieuse. Quand elle l'a vue enceinte, je n'osais pas avouer, elle a exigé le renvoi immédiat de la jeune fille. »

Violée et punie pour elle :

« Je l'ai fait placer chez des bourgeois de Nîmes qui étaient mes amis. C'est eux qui m'ont après que j'ai appris qu'elle était morte en mettant au monde une fille qu'ils ont appelé Barbé. »

Barbe, l'étrangère :

« Après la mort de ma pauvre femme, j'ai décidé de te faire revenir au château sans rien dire à personne quoi que ce soit au sujet de cette tragique histoire...

### III

« Rien n'est à comprendre, tout est à apprendre, c'est tout. »

Barbe songe à cette devise des seigneurs de Brignon qu'elle a fait un peu sienne, après tout, elle y a un peu droit, même si on lui a dénié le droit d'avoir un nom, fusse celui de sa mère qu'elle n'a pas pu connaître :

« Je voulais lui poser la question à ce sujet et sur les gens qui avaient recueilli ma toute jeune mère, mais voilà, je n'en ai jamais eu l'occasion car peu de temps après cette conversation, notre bon seigneur, mon père, revint de la chasse, fort mal et porté par ses gens, mortellement navré après une chute de cheval tandis qu'il poursuivait un sanglier. »

Je ne fus pas admise à le voir tandis qu'il gisait sur son lit de mort. Le prêtre, qu'on avait fait quérir en hâte, eut tout juste le temps de lui administrer les derniers sacrements et, bientôt, son fils nous annonça sèchement, avec sa morgue coutumière :

« Le seigneur de Brignon, mon père, vient de rendre son âme à Dieu, je suis le nouveau maître en ce château. »

Et, comme j'éclatais en sanglots, il ajouta avec dédain :

« Vous n'avez plus rien à faire ici, damoiselle intrigante, et remerciez moi de vous laisser la robe que vous portez sur vous. »

C'est qu'un peu plus, il me faisait partir nue. Le fils du seigneur de Brignon, dont même encore aujourd'hui, il me répugne de prononcer le nom, m'avait toujours détestée pour la tendresse que me donnait mon père. Ce grand jeune homme sec et laid comme pou, était plein d'aigreur et jalousie, et, bien qu'on lui eut donné en mariage, une fort jolie dame qui, en plus de ses charmes et sa douceur naturelle, lui apportait en dot terres grasses et bien riches et une fort jolie somme, mais dont je ne connus point le montant :

« Et me voilà, fillette seule dans la rue à l'âge où on joue encore à la poupée, et sans moyens de subsistance. »

Heureusement, les dames de l'office, aussi désemparées que moi, avaient fait en hâte un ballot avec une couverture où elles avaient mis un peu de pain et une tourte qui me mettaient à l'abri de la famine au-moins pour un jour ou deux avant de me laisser partir, après force poutounes baignées de larmes :

« Nantie de ce premier trésor, je débutais avec insouciance, et même une certaine gaîté cette grande aventure dont je n'avais point conscience des périls. »

C'était la première fois que j'étais hors des murs dans le hameau désert à cette heure, hommes et femmes étant aux champs à cette heure et je descendis jusqu'au Gardon pour me trouver une cache où mettre à l'abri mon trésor :

« C'est aussi que moi, fille de seigneur, même si bâtarde, je ne voulais pas que roturier soit témoin de mon infortune. »

J'arrivais bientôt à un petit renfoncement sur le bord caillouteux de la rivière où je serai à l'abri des regards et décidais de m'y installer le temps de réfléchir à ma situation et prendre des décisions :

« Je dois dire que j'étais si excitée par cette nouvelle vie et à la liberté qui s'offraient à moi que je ne pris point la mesure de mon infortune, ni même pensais au pauvre seigneur qui venait tout juste de mourir. »

Il faisait beau mais pas trop chaud et je respirais l'air frais en écoutant le doux chant du vent dans les arbres et de l'eau glissant parmi les rochers. J'avais bien mangé ce matin-là, aussi décidais-je de ne point rogner sur mes réserves, et puis, cette rivière scintillante m'attirait et je décidais de m'y baigner :

« Oh, qu'elle était froide. »

Au château, j'avais la chance de passer juste après le seigneur quand celui-ci prenait un bain, plaisir dont il raffolait :

« C'était toute une entreprise. Il fallait aller remplir des seaux d'eau au puits, chauffer le liquide dans la cheminée, et le verser ensuite dans la baignoire. »

Un rideau autour du baquet permettait de garder plus longtemps la chaleur et un fond de bain filtrait les saletés entre le bain de différentes personnes. Aussi, nombreux étaient ceux et celles qui se suivaient dans l'eau tiède et parfumée d'essences de roses ou de lavande avant de sortir en posant ses pieds sur un molleton disposé pour éviter des blessures par les échardes du parquet de bois de la salle commune :

« Je me mise nue en hâte, impatiente que j'étais de prendre mon premier bain de liberté puis marchais précautionneusement sur les cailloux jusqu'à l'eau dont le contact glacé me fit tressaillir. »

Le Gardon était peu profond en cette saison mais j'étais bien petiote et j'avais ouï déjà que des enfants s'y étaient noyés, aussi eus-je soin de ne me point trop éloigner du bord et de m'arroser de cette eau fraîche dont je buvais des gorgées prises en mettant mes mains jointes en forme d'écuelle que je portais jusqu'à ma bouche. Puis, sortant, je laissais à la douce caresse du soleil sur ma peau juvénile, le soin de me sécher jusqu'à ce que je pus remettre ma robe et m'installer pour la nuit :



« J'étais habituée à dormir dans le dortoir aménagé pour les servantes et des enfants, près des cuisines et donc agréablement chauffé, sur une paille confortable. Cette fois-ci, il me faudrait dormir à même le sol, sur la terre sèche, irrégulière et dure de cette niche où j'avais décidé de m'installer. »

« J'étais habituée à dormir dans le dortoir aménagé pour les servantes et les enfants à côté des cuisines et donc agréablement chauffé, sur une paille confortable. Cette fois-ci, il me faudrait dormir à même le sol, sur la terre sèche, irrégulière et dure de cette niche où j'avais décidé de m'installer. »

J'entrepris donc, me servant de ma couverture pour ma récolte, de collecter feuilles et mousses et tout ce qui pourrait adoucir la rudesse de ma couche, travail qui me prit un long moment car il me fallut faire plusieurs tours, ne voulant point lésiner sur ce qui améliorerait mon confort pour cette première nuit hors des murs :

« J'améliorais même mon installation par une paroi de branchages sensée me protéger des animaux sauvages. »

J'étais assez fière de cette construction que j'avais eu le temps d'achever juste avant que le soleil tombe et je me lovais dans le petit espace où je tenais tout juste, repliée sur moi-même et qui semblait fait pour moi :

« Cette protection était illusoire et ne suffit pas à me rassurer quand j'entendis des loups hurler dans la nuit et aussi les cris de chouettes où de je ne sais quel animal nocturne et je restais éveillée, terrorisée, jusqu'au petit matin où je m'endormis épuisée. »

Je ne sais à quelle heure je me réveillais, mais le soleil était déjà bien haut dans le ciel. Je bus un peu d'eau et mangeais à pleine dents une bonne portion de tourte puis, ainsi rassasiée pour quelques temps, je m'assis au soleil, adossée sur le talus dans lequel j'avais fait mon refuge, pour réfléchir à la situation :

« En fait, vue de mon regard d'adulte, à l'heure où j'écris ces lignes, elle me semble assez dramatique, j'avais à peine deux jours de vivres, nulle part où aller, je ne pouvais même pas essayer de me faire embaucher dans une ferme car je ne savais quoi faire. Et qui aurait voulu s'encombrer d'une enfant impubère, même comme servante, en ces temps où on avait déjà assez de mal à nourrir ses propres enfants ? »

L'avenir ne s'annonçait pas sous les meilleurs auspices pour une fillette abandonnée à elle-même et sans moyens de survie alors que rien ne l'y avait préparée, mais je ne m'inquiétais pas outre mesure et j'étais confiante en mon intelligence qui me ferait rapidement trouver des idées pour me tirer de ce mauvais pas :

« Le premier problème était la nourriture. »

Premier problème, et non des moindres, car j'avais un solide appétit et mes provisions seraient bien vite épuisées :

« La rivière est poissonneuse et je trouverai bien quelque écrevisses. »

Oui mais voilà, il est déjà bien difficile de pêcher quand on a ce qu'il faut pour, mais à la main et sans savoir faire, c'est une toute autre affaire. Et puis, comment les faire cuire ? Au château, les femmes chargées de la préparation des repas disposaient d'une grande cheminée, de broches et de chaudrons. Je n'avais rien de tout ça, qu'un optimisme indestructible qui me donnait la certitude que je trouverai la solution :

« Tout d'abord, je dois faire du feu. »

J'avais vu allumer le feu au château, mais on y disposait de briquets, et encore, ce n'était pas facile et ça nécessitait de la force et une bonne technique. On utilisait une lame d'acier qui était dotée d'une poignée comprenant deux anneaux dans lesquels on pouvait passer les doigts. Avec cette lame d'acier, on percutait un fragment de roche dure, généralement un silex. Ce choc entre ces deux matières produisait alors des étincelles qui permettaient d'embraser une mèche bien sèche faite d'amadou qui provenait d'un champignon que l'on trouve sur les arbres feuillus ou les bois morts :

« Si je savais, au-moins, comment faire. »

Je me rendis compte que je ne savais rien faire, ni rien de la vie mais je ne doutais de rien et me répétais fièrement ma devise :

« Rien n'est à comprendre, tout est à apprendre, c'est tout. »

Donc, à partir de là, la solution était logique, ma priorité absolue était d'apprendre à faire du feu, et c'était d'autant plus nécessaire qu'en plus d'avoir peur, j'avais eu froid cette nuit-là, malgré ma couverture, et que ça n'allait pas s'améliorer tandis qu'on s'avançait lentement dans l'automne. Je décidais de procéder par étape :

« Tout d'abord, il faut du petit bois très sec. »

Le petit bois étant ramassé ainsi que de la mousse bien sèche :

« Ensuite, il me faut du bois plus gros pour quand le feu aura pris. »

C'était loin des énormes bûches qui étaient ramenées au château et flambaient parfois toute une nuit mais, elle faisait suivant ses maigres forces et de toutes façons, n'avait pas de quoi scier de plus grosses branches :

« Je crois que ça ira. »

Le ramassage du petit bois m'occupa un moment, puis, ayant préparé mon petit bûcher, je m'assis de nouveau sur mon poste de réflexions et j'essayais de rassembler mes souvenirs sur ce que j'avais vu au château :

« Et maintenant, il ne me reste plus qu'à l'allumer. »

Cette réflexion occupa le reste de ma soirée si bien que, lorsque le soir tomba, je ne l'avais toujours pas résolue et mon somptueux bûcher n'était encore qu'un modeste tas de bois. Mais mon optimisme naturel n'étais pas entamé et je décidais de remettre la question au lendemain, et cela, d'autant plus que j'avais faim. Je mangeais donc le reste de la tourte et m'installais pour la nuit :

« Le valet qui s'occupait du feu disait qu'il fallait bien choisir sa pierre. »

Je m'étais équipée d'un branche assez solide dont je pensais naïvement pouvoir me servir comme gourdin si j'étais attaquée par quelque animal sauvage. Cette présence, assez vaine, avait suffi à me rassurer et j'avais passé une bonne nuit. Et puis, ce maton là, le soleil brillait et il faisait presque chaud déjà. Cela avait suffi à me mettre en confiance et, après avoir mordu à pleine dents dans la miche de pain dont j'avais mangé une bonne part, je repris mes réflexions au point où je les avais laissées la veille et tentais de visualiser l'allumage du feu et de l'adapter à ma situation :

« Je revoyais la pierre choquant le métal et produisant cette petite étincelle qui allumait le feu. »